

LES SYNDICALO-COMMUNISTES A L'OEUVRE...

Les faits qui suivent viennent de se passer dans une maison de serrurerie rue Saint-Amand, Paris (15^{ème}) où une bande de staliniens voudrait détenir le monopole de la direction des gars qui y travaillent, Mais heureusement qu'un militant de la jeune C.N.T. est là pour freiner leur allure de collaboration.

Au mois d'avril, cette maison ayant du travail urgent à sortir, la direction demanda de faire des heures supplémentaires, et naturellement nos syndicalistes cégétistes établissaient déjà un horaire, quand notre camarade de la C.N.T. proposa, lui, au contraire, de ne pas faire d'heures supplémentaires, mais puisqu'il y avait du travail de demander une augmentation de salaire, et, après quinze jours de lutte, une augmentation de 1fr.25 de l'heure fut accordée et le travail exécuté en temps voulu.

Au début du mois de juillet, les délégués ayant appris qu'une maison payait 6fr. de plus de l'heure, s'avisèrent de demander une augmentation, et, après entrevue avec le patron, l'augmentation fut accordée. Mais, vu qu'il allait y avoir une augmentation de 20 à 30%, le patron leur demanda de lui faire confiance, et qu'il donnerait le tout, ensemble. Naturellement ces plats valets du patronat acceptèrent, et le 2 août, jour de la paie, ils furent tout surpris de ne pas toucher les 6fr. promis. Pour toute réponse, le patron répondit que, vu qu'il y avait revalorisation des salaires, il nous classait suivant les accords convenus, et personne ne rouspéta, trouvant cela très-bien, à part notre camarade, qui fit remarquer que lorsque les ouvriers, demandent une augmentation de salaire, c'est parce qu'ils en ont besoin, et non pour faire des grâces au patron, et que, si, les copains avaient exigé l'augmentation immédiate, ils n'auraient pas perdu 1.200fr. La vérité éclatait, encore grâce à notre camarade, mais, tout seul contre une quinzaine, il ne pouvait obtenir le rappel des augmentations prévues.

Et puis voilà quinze jours à nouveau, il fut question pour la saison d'hiver, de ne plus faire que 44 heures au lieu de 45, aussitôt les hauts cris retentirent que cela diminuait la paie et qu'il fallait produire pour relever la France, et vu que la paie n'était pas suffisante, de faire 48 heures. Une réunion eut lieu le soir, et notre camarade leur démontra que la semaine de quarante heures avait été une bataille de longue haleine, et que pour la diminution de la journée de travail, des copains avaient versé leur sang pendant les grèves et que au lieu de faire 48 heures, il valait mieux ne faire que 44 heures et demander une augmentation, et su 20 ouvriers qu'emploie cette maison, 17 acceptèrent la proposition de notre camarade. Les deux délégués montèrent au bureau, et au lieu de demander un salaire plus élevé, s'arrangèrent avec la direction, et il fut décidé que l'atelier ferait 48 heures et que ceux qui travaillaient au dehors en feraient 44, ce qui fait que, contre leur volonté, les copains font 48 heures, et n'ont pas d'augmentation. Mais les du dehors rouspétèrent et notre copain prit don l'initiative de demander, pour tous les compagnons de ville une augmentation. Cela eut pour but de déplaire aux délégués qui insultèrent notre camarade, en prétextant qu'il n'avait pas le droit de demander de l'augmentation, et que s'il avait en demander, qu'il la demande pour lui-même, qu'il était un diviseur de la classe ouvrière, et que les dirigeants de la C.N.T. étaient payés pour faire ce travail-là, qu'ils étaient comme Froideval, qu'ils préféraient plutôt s'abaisser que de mourir. A ces mots, notre camarade leur fit remarquer que, s'il y avait des lâches et des traîtres, ils se trouvaient au sein de la C.G.T., que le camarade Juchot, secrétaire du Syndicat des serruriers, était, lui, parti travailler en Allemagne, quoiqu'il eût reçu sa feuille 48 heures à l'avance, et préféra partir en Allemagne plutôt que de prendre le maquis. Que le camarade Porte Jean, de la maison S.T.R.A.M.E.T., en qualité de chef d'équipe, demande aux ouvriers de travailler en attendant la paie qui arrive presque tous les samedis à midi et demi ou une heure, alors qu'en véritable syndicaliste qu'il se prétend, et il devrait exiger la paie à l'heure. Alors ils se déchaînèrent sur notre camarade, et dirent qu'il avait fait comme beaucoup, qu'il avait pris le maquis pour faire du marché noir, et même menacèrent de le frapper. Alors que ce camarade père de quatre enfants, fuyait devant la Gestapo

venue pour l'arrêter, et abandonnait sa femme et ses quatre gosses, et que pour les nourrir, il dut arracher des pommes de terre du matin au soir, et des topinambours et comme lit, le sol d'une étable à bœufs avec un peu de paille comme matelas, et cela pendant trois mois et demi, jusqu'au jour de son arrestation par la milice.

Voici, gars du Bâtiment, comment l'on traite ceux qui vraiment vous défendent, et refusent de s'abaisser comme le font les Staliniens, Cégétistes.

Camarades, il n'y a qu'un seul syndicat vraiment révolutionnaire pour défendre toute vos revendications, c'est la C.N.T., aussi, rejoignez nos rangs et chassons ensemble ces syndicats politiques qui ne pensent qu'à eux, s'ils retroussent leurs manches, mais c'est pour découper le gigot, ou frapper sur nos camarades, qui leur disent leurs quatre vérités.

Tous à l'action directe au sein de la C.N.T.

André BRUNET.
